



Regards croisés

LE 6 OCTOBRE 2017

Les musées invitent souvent des artistes contemporains à dialoguer avec leurs collections. Cela permet, pour le musée, de jeter un autre regard sur les œuvres exposées et, pour l'artiste, de montrer d'où il vient, comment son travail est le fruit de tout ce qui l'a précédé. Mais encore faut-il que le choix de l'artiste soit pertinent et qu'il permette une rencontre fructueuse, comme ce fut le cas, par exemple, il y a quelques années, avec l'invitation faite à Jan Fabre, au Louvre, de montrer ses œuvres au sein des collections de peinture flamande. Deux expositions s'inscrivent cette semaine dans cette démarche avec des résultats quelque peu différents : Andres Serrano au Petit Palais et Théo Mercier au Musée de l'homme.

Radicalement différente est la proposition de Théo Mercier, invité lui à venir subvertir les collections du Musée de l'homme. Car l'artiste est un farceur, un trublion que l'on avait découvert, en 2010, dans l'exposition *Dynasty* du Palais de Tokyo et du Musée d'art moderne de la ville de Paris, avec une sculpture mélancolique et imposante, *Le Solitaire*, mais réalisée... en spaghettis. Depuis, ce personnage baroque, qui a été l'assistant, un temps, de Matthew Barney, a continué sa carrière, mais un peu à l'écart des circuits traditionnels de l'art contemporain, effrayés par son outrance, son attrait pour le kitsch, son mauvais goût revendiqué. L'hiver dernier, toutefois, pour sa première exposition dans sa nouvelle galerie, Bugada & Cargnel, sans renoncer à son humour ni à son goût de la provocation, il avait fait preuve de davantage de sérieux, en montrant des œuvres qui étaient aussi un télescope entre les différentes époques et qui, par leur assemblages hétéroclites et surprenants, brouillaient les cartes de l'identité culturelle.



C'est sans doute pour cette raison qu'il s'intègre si bien aux collections du Musée de l'homme, ce musée passionnant où l'on découvre toutes les diversités des origines et des pratiques de l'individu et qui constitue à lui seul un plaidoyer pour la tolérance. D'abord parce que son œuvre, par nature hétéroclite, multiple, est constitué des mêmes éléments que ceux qui garnissent les vitrines de l'institution (c'est à peine si on est surpris, dès l'entrée de l'exposition, de voir un collier fait en Tour Eiffel dorés que les vendeurs à la sauvette proposent aux touristes aux abords du musée, *Collier-Passeport*, ou, plus loin, un cercle, *Assemblée générale*, composé d'une trentaine d'os humains taillés en têtes de mort). Mais aussi parce que les œuvres trouvent une place qui a une véritable raison d'être au sein des collections (l'installation *Le Sens de l'histoire ou La grande Réduction*, par exemple, qui présente des moulages de la tête d'une statue grecque dont le visage se fait de moins en moins précis au fur et à mesure que la taille des moulages diminue, est présentée dans la partie « Qui sommes-nous ? »). Et surtout parce que Théo Mercier, à la différence d'Andres Serrano, est véritablement intervenu dans l'agencement du musée : dans une vitrine qui s'intitule « Fabriquer des outils pour de multiples usages », il a placé, là une peau de banane, là une cigarette, là un œil en plastique gore, qui peuvent sembler n'être que de l'humour potache, mais qui évoquent aussi une poésie surréaliste ou une manière non conformiste d'aborder les chocs de nos civilisation.

On le voit, l'exposition de Théo Mercier est joyeuse, mais pas seulement. En détournant des objets, en les associant à d'autres avec lesquels ils n'ont a priori rien à voir, elle fait sourire, mais évoque les sujets graves de notre monde actuel (un tas de sculptures africaines bon marché jeté en vrac n'est pas sans faire écho à la tragédie des migrants). Au fond, sous ses raccourcis brillants de garnement malicieux, elle en dit peut-être plus long que bien des exposés prétentieux.